

XYZ. La revue de la nouvelle

Ceux qui retombent sur leurs pattes... et les autres

Marise Belletête



Number 139, Fall 2019

Chats : on les adule, on les exècre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91492ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belletête, M. (2019). Ceux qui retombent sur leurs pattes... et les autres. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (139), 60–62.

Ceux qui retombent sur leurs pattes... et les autres

Marise Belletête

OLIVIA se commande une bière mélangée à de l'hydromel aux framboises, la spécialité de l'endroit. Derrière le comptoir, le barman strabique la dévisage avec son œil droit et l'ignore du gauche. La femme est là et n'y est pas, selon l'angle. Il a l'impression de ne concocter que des drinks pour des touristes évanescents et des fantômes comme elle, puis de ramasser leurs verres vides. Olivia est là. Et n'y est pas.

Tout a disparu après la collision. Tous ses repères. Ses souvenirs.

Lorsqu'elle fixe trop longtemps son mari dans les yeux, en se répétant *c'est l'homme qui partage ma vie, c'est lui*, elle a l'impression de se piéger. Ce ne peut pas être lui. Elle le sentirait, elle le reconnaîtrait. Elle l'étudie en détail, observe la courbe de son sourcil, compte ses cheveux blancs, révisé les couleurs de ses chemises. Elle tente de se rappeler qu'elle occupe le côté du lit près de la fenêtre. Que lui dort du côté qui donne sur la commode à chaussettes. Que c'est comme ça depuis douze ans.

Même son nom, Paul, sonne creux et lui déplaît. Si elle le prononce à voix haute, il goûte le brûlé.

L'arrière-goût de framboises n'arrive pas à le masquer.



Elle est là, assise en face de lui, fidèle à ses habitudes sans le savoir. Paul s'approche du comptoir, *Olivia, suis-moi*, alors qu'elle s'accroche au tabouret, les ongles incrustés dans le siège en cuir.

Elle le repousse et le regarde comme si elle attendait quelqu'un d'autre.

Durant la convalescence d'Olivia, Paul la surveillait
60 chaque soir lorsqu'elle devait prendre ses cachets. Elle aurait

gobé une menthe pour l'haleine de la même façon. Elle respirait un bon coup et se laissait tomber la tête sur l'oreiller. Ses mèches rousses étaient de plomb. Ses grains de beauté, devenus trop lourds. Elle fermait les yeux. La nuit tombait autour d'elle. D'un coup. Paul se sentait comme un intrus, mais il restait tout près, au cas où elle ferait une crise.

Olivia rêvait souvent de feu, de toutes sortes d'objets qui flambaient. Elle caressait doucement les oreilles d'un animal endormi sur ses genoux et la fourrure brûlait sous ses doigts, se détachant en plaques sur la peau rose vif d'un renard ou d'un lapin. Une pelade qui l'horrifiait. Elle jardinait parmi des buissons ardents, puis Paul apparaissait entre leurs branches, couvert de cicatrices, en s'excusant. Il parlait tout bas aux ronces incendiées qui l'entouraient. *J'ai retrouvé ta bague, Olivia. Mais où est ta main ?*

Paul avait l'impression que le seul frôlement de sa peau sur l'épiderme de sa femme suffisait à faire monter d'un cran sa peur panique. Il croyait même être responsable des coups de pied donnés durant son sommeil. Elle, elle se retournait dans son lit, priant pour que le temps s'arrête, que sa chambre se fissure au milieu de la nuit.

Elle cherchait une brèche.

S'échapper. Se faufiler.

On ne la verrait pas. Elle partirait à quatre pattes — ou plutôt trois — avec l'ombre des félins affolés que les lumières des phares projetaient sur le muret de brique derrière sa maison.



— Il est très tard, chérie. Rentrons.

Pendant que l'unique serveuse se promène entre les tables avec son plateau, Paul s'imagine au beau milieu d'une cérémonie vaudou, formulant des incantations pour que sa femme zombie se relève.

Une jambe.

Puis l'autre.

Un bras.

Ce soir, il n'y a que la lavande du chemisier qui est en vie, enrobant la poitrine, qui se gonfle et se rétracte. Lorsqu'elle se tourne vers lui, elle ne le reconnaît pas immédiatement. Ni son visage ni ses mains. Les mains de Paul n'ont plus rien à voir avec ce que devaient être les mains de l'être aimé. Des mains sans pouvoir. Incapables de la réanimer. Elle se met à pleurer. Elle ne sait pas ce qu'elle fait là. Ce qu'elle aime dans la vie.

Elle ne se rappelle même plus qu'elle porte des vêtements, qu'elle a habillé son corps en flammes, tant l'impression de prendre feu au milieu de tous ces inconnus paraît réelle. Même sa prothèse brûle. Elle évite de regarder la main gantée de silicone. Elle ne voit que ses souliers rouges qu'elle frotte ensemble, comme s'ils pouvaient faire des étincelles et la ramener chez elle, là où elle se reconnaîtrait enfin.

Olivia se répète le nom de son mari — goût de cendre.

Paul. L'autoroute. La Plymouth brûlante.

Elle se remémore la chaleur de la déflagration.

La fois où elle a allongé le bras à l'extérieur du véhicule pour sentir l'air chaud filer entre ses doigts.

Elle se demande si les ambulanciers auraient préféré ne pas avoir à regarder dans la voiture le soir de l'accident, alors qu'elle était complète et désarticulée, vivante et morte à la fois, et s'ils ne s'étaient pas trompés en l'extirpant de cette boîte de métal incendiée.

Elle ne sait pas si elle existe vraiment.

Il aurait fallu faire paraître des petites annonces, mettre des affiches dans le quartier. Partout, sa photo sur les tableaux et les poteaux électriques.

Des clichés d'elle et de Paul, souriants derrière le volant.

D'elle, du métal, du plastique et du verre dispersés sur la route.

D'elle et du barman qui finit par tendre sa bière à son membre fantôme.

D'elle qui lève son verre, fait un selfie avec le chat de